

L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes

La pudeur! Fine fleur de toutes les cultures



NO 126, ÉTÉ 2010

Som-mère

Liminaire <i>par Monique Hamelin</i>	p. 3
La pudeur <i>par Louise Melançon</i>	p. 4
Ébauche d'une réflexion sur une éthique du vêtir et du dénudé <i>par Marie Gratton</i>	p. 9
<i>La philosophie... là où on ne l'attend pas, par Johanne Philipps</i>	p. 15
<i>Femmes et mondialisation, par Carmina Tremblay</i>	p. 18
<i>Mange, prie et aime, par Christine Lemaire</i>	p. 19
<i>Les accoucheuses; Une grande saga québécoise par Léona Deschamps</i>	p. 22
De la mer et du vent avec Hélène Dorion <i>par Monique Dumais</i>	p. 26
Écritures de transgressions : Christina Peri Rossi et Diamela Eltit <i>par Élise Couture-Grondin</i>	p. 28
Les enquêtes de Thomas et Charlotte Pitt <i>par Monique Hamelin</i>	p. 35
À propos de deux expositions... <i>par Monique Hamelin</i>	p. 37
Hommage à une grande pionnière : Mary Daly <i>par Louise Melançon</i>	p. 38
Hommage à un homme épris de justice sociale : Guy Paiement <i>par Yveline Ghariani</i>	p. 40
Billet : « <i>Qui sème le vent récolte la tempête</i> » <i>par Marie Gratton</i>	p. 41
Saviez-vous que... <i>par Marie-Josée Riendeau</i>	p. 42

PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE: Denise Couture

NDLR : La collective L'autre Parole rassemble plusieurs petits groupes de femmes essaimés aux quatre coins du Québec. Le nom du groupe d'appartenance sera mentionné à côté de celui de l'auteure lorsqu'elle est membre d'un groupe.

Liminaire

Une fleur d'eau habille notre page couverture ! Elle nous rappelle que l'été est à nos portes avec le désir de se vêtir autrement. La mode des dernières années, tant pour les femmes que pour les filles, continue de nous interroger à L'autre Parole et nous vous proposons une ébauche de réflexion éthique sur l'habillement et le déshabillage, le dénuder et le vêtir. Peut-être serez-vous comme moi, surprise et intéressée par le cheminement proposé par les auteures. Ce sont ces articles qui ont inspiré le titre du numéro : La pudeur ! Fine fleur de toutes les cultures.

Nos propositions de lecture sont multiples. Il sera question d'un essai philosophique : *La philosophie... là où on ne l'attend pas*. Il semble que les questionnements des féministes dans ce domaine sont prometteurs pour la suite du monde.

Pour en connaître plus sur la mondialisation et l'engagement des femmes, nous vous présentons l'essai de Monique Dumais, l'une de nos membres. Dans *Femmes et mondialisation*, elle rappelle non seulement les grandes luttes, mais comment les femmes vivent, s'impliquent, résistent, avancent, s'engagent. La justice sociale est une revendication qui traverse les continents et peut aller des conditions de vie dans les maquiladoras à tout ce qui asservit ou appauvrit les femmes (traite des femmes, lutte contre la pauvreté, etc.).

Les succès de librairie sont là... Le *Mange, prie, aime*, une épopée moderne, nous fait voyager dans trois pays mythiques. C'est un parcours atypique quand la vie nous maltraite. Et avec la saga québécoise : *Les accoucheuses*, dont l'action se situe au 19e siècle, quelque 2 400 pages de lecture passionnante vous accompagneront beau temps, mauvais temps. Pour rester dans les écrits d'ici, quand un besoin de poésie se fait

sentir, plonger dans *L'étreinte des vents* où les mots sont « de parfaits lieux, ils appellent à eux les fragments du monde pour créer des passerelles. »

Quant aux écrits venus d'ailleurs, des auteures hispano-américaines sont au menu. La littérature écrite par les femmes des pays du cône sud du continent américain serait « abondante et marquante, souvent déstabilisante et passionnante » nous annonce notre critique littéraire. Vous la suivrez hors des sentiers battus dans *Le soir du dinosaure* de Cristina Peri Rossi et *Quart-Monde* de Diamela Eltit. Enfin, pour celles qui aiment le roman policier avec une touche féministe et qui ne connaissent pas les enquêtes de Thomas et Charlotte Pitt dans l'Angleterre de l'ère victorienne, nous vous titillerons avec *La conspiration de Whitechapel*, un des meilleurs exemples de la série.

Un autre regard vous est proposé sur les vitraux Tiffany et une découverte à faire en visitant l'exposition de photographies de Nance Ackerman sur nos sœurs amérindiennes.

Ces derniers mois ont vu la disparition d'une figure marquante de la théologie féministe : Mary Daly. Un bref hommage lui est rendu, comme à Guy Paiement, un homme épris de justice sociale.

Enfin, dans nos chroniques habituelles, vous retrouverez un Billet qui propose une lecture éclairante de Matthieu 18,6 et les Saviez-vous que..

Bonne lecture !

Monique Hamelin
Pour le comité de rédaction

LA PUDEUR

Louise Melançon, *L'autre Parole*

Le thème de la pudeur¹ a fait un retour inattendu dans nos sociétés dites « libérées », par le biais d'une part de l'immigration, particulièrement des interrogations que pose l'*habillement* de certaines femmes musulmanes, et d'autre part dans nos sociétés, par les excès dans le *déshabillage*, spécialement des toutes jeunes filles, selon les canons d'une mode imitant les « stars », et encouragée par le marketing.

Au-delà des débats conflictuels, il me semble que cette conjoncture pourrait devenir le lieu d'un rapprochement entre des cultures différentes, chacune étant convoquée à se remettre en question pour une véritable avancée ou « libération » des femmes. On sait que la pudeur est une réalité culturelle aux multiples visages, mais elle est avant tout un sentiment naturel. Aussi, je m'arrêterai à une réflexion plus fondamentale, de type anthropologique, pour mieux cerner ce qu'est la pudeur, sans oublier la perspective féministe.

Quelques distinctions préliminaires utiles

Quand on parle de pudeur, dans notre contexte québécois, on pense souvent à la « pudibonderie » qui a fait partie d'une certaine culture catholique, mar-

quée par le jansénisme. J'ai vécu, personnellement, dans mon milieu éducatif et dans ma famille, comme enfant, comme adolescente, quelque chose de cet aspect excessif pour ne pas dire maladif de la pudeur. Mais dans ce cas, on réfère au vêtement, et davantage à la modestie ou à la décence. En anglais, le mot « decency » couvre à la fois la pudeur, la modestie, la décence, et aussi la discrétion. La langue française étant une langue plus précise, elle nous permet de faire des distinctions. La modestie renvoie à l'habillement, la décence situe nos comportements - et pas seulement nos vêtements - dans le contexte de ce qui est accepté socialement, et la discrétion s'adresse à l'utilisation de la parole, à l'expression de nos sentiments, au respect de l'« intime ».

1. *Nouvel Observateur*, « La pudeur », hors-série no 99, 1999. « Une histoire de la nudité » in *Études*, février 2001. SELZ, Monique. *La pudeur, un lieu de liberté*, Paris, Buchet-Castel, 2003, 149 p.

Si l'on observe l'étymologie latine « pudor », on apprend qu'il y a une référence au sentiment de honte, à la gêne, réserve ou timidité; cela renvoie au fait d'être sous le regard de quelqu'un, c'est ce qui fait rougir... Thomas d'Aquin, à la suite d'Aristote (donc du grec), discute de la pudeur² dans le même sens : « la pudeur qui est une crainte de la honte, regarde en premier lieu et principalement le blâme ou déshonneur » (qu.144, art. 2). Et ce peut être le fait de quelqu'un qui a commis le mal, comme ce peut l'être de quelqu'un qui n'a pas commis de mal mais qui le craint. On voit que la pudeur ne regarde pas seulement la manière de s'habiller, ni seulement le respect de la bienséance, mais concerne quelque chose d'intérieur. Toutes ces définitions reflètent le contexte social, culturel, historique dans lequel le mot « pudeur » a été utilisé. C'est à nous, aujourd'hui, d'en reprendre le sens dans notre contexte.

Une culture patriarcale désuète en face d'une modernité libératrice

Pour aborder ce sujet complexe, je choisis le questionnement suivant : dans les débats et prises de position concernant l'habillement d'une

minorité de femmes musulmanes, y a-t-il de la place pour une réflexion sur nous-mêmes comme sociétés dites modernes, ou si ces femmes représentent l'« autre » que nous refusons?

En ce qui concerne la pudeur, n'est-il pas choquant pour nous, femmes sécularisées, de voir des femmes venant de cultures du Moyen-Orient, être encore attachées à des vêtements d'un autre âge ? N'avons-nous pas évolué, alors que nos mères portaient encore un chapeau avec petit voile, à l'église ? Ne nous sommes-nous pas libérées de ces carcans vestimentaires - et de règles de modestie - pour habiter notre corps de manière libre et confortable ? Sans doute... Par contre, nous, féministes, avons lutté pour que les femmes ne soient pas considérées comme des objets sexuels. Du travail a été fait pour améliorer les publicités de ce point de vue. Qu'en est-il aujourd'hui ? Et les modes qui dénudent les jeunes filles... et la pornographie sur Internet... et... et... Nous sommes dans un monde où le « sexe » est omniprésent. La sexualité est ainsi complètement banalisée. Ce mouvement du balancier ne nous interpelle-t-il pas ?

Il ne s'agit pas de nier le caractère pa-

2. D'AQUIN, Thomas. *Somme théologique*, IIa IIae, qu. 144.

triarcial du *voilement*³, et l'importance d'affirmer les droits des femmes gagnés de haute lutte dans nos sociétés occidentales. Par contre, pour bien saisir cette réalité du port du voile, il faut faire un retour en arrière, en essayant d'en trouver la genèse. L'origine du voile pour les femmes vient de plusieurs siècles avant le christianisme ou l'islam. On en trouve une mention⁴ dans un texte légal assyrien, au 13^e siècle av. J.-C. C'était une marque sociale pour les femmes nobles qui les distinguait des prostituées. On trouve cela aussi chez les Perses, et parfois dans la Grèce classique. On peut dire que ce fut une coutume qui s'est répandue autour du bassin méditerranéen, et a pris diverses significations, dont celle de la propriété des femmes par les hommes. Il semble que Paul de Tarse (saint Paul) est le premier à avoir donné une signification religieuse à cette coutume, dans son épître 1 Co 11, 2-16. Mais elle n'est pas liée à la question de la sexualité ou de la pudeur : plutôt de la liberté, de l'égalité et de la différence, de l'identité ? Et elle est située dans le contexte liturgique, et non dans celui de la vie quoti-

dienne⁵.

Des études sur le Coran semblent montrer aussi qu'en islam, il y eut - et il y a encore aujourd'hui - bien des significations attribuées au port de ces vêtements pour les femmes. On oublie, par exemple, que dans les cultures du « voile », la sexualité est importante, et passe par la séduction. Dans l'espace du privé, les relations entre les femmes et les hommes ne sont pas tributaires d'une conception négative de la sexualité mais obéissent à des règles concernant le fait de se cacher ou de se dénuder qui relèvent de la séduction. Par ailleurs, dans l'espace public, les femmes doivent se protéger du regard des hommes. Aussi peut-on remarquer dans le comportement de jeunes filles musulmanes, dans nos sociétés, qu'elles profitent « de l'effet de mode et de la valeur positive du foulard... se saisissent du voile - signe d'un comportement pudique - non plus pour détourner le regard d'autrui mais pour relancer le jeu de séduction homme-femme. Elles recréent, à partir de normes culturelles et religieuses musulmanes, un code de

3. Par ce mot, j'englobe la burqa, le niqab, le hijab, et les voiles des religieuses chrétiennes.

4. <http://en.wikipedia.org/wiki/veil>

5. Mon intention n'est pas de traiter de cette question. Bien des études exégétiques ont montré la complexité de ce texte paulinien.

comportement inédit qui échappe à la définition religieuse ou politique de leur communauté d'origine tout en y restant pourtant formellement fidèles. »⁶

De ces données qui nous montrent la complexité de l'usage du vêtement pour les femmes, il est intéressant de retenir la fonction sociale de la pudeur, de même que la distinction entre l'espace public et privé. De ce point de vue, dans nos sociétés médiatiques où l'on peut parler d'exhibitionnisme social, autant concernant le vêtement que tout ce qui relève du privé, de l'intime, il est bon de se laisser interpeller par l'« autre », en l'occurrence par ce qui nous provoque, le voilement des femmes. Ce qui ne veut pas dire qu'on délaisse le combat contre l'aliénation des femmes, et même leur emprisonnement que représentent certains vêtements, comme le niqab ou la burqa.

Rencontre interculturelle et redécouverte de la pudeur

La pudeur est vécue dans une pluralité de cultures, de manière diverse. Mais elle est un sentiment naturel qui protège notre intimité, ce qui touche au cœur de notre personne, et de notre identité. Ce sentiment nous pousse à

nous protéger de l'autre, particulièrement de l'étranger. Si dans l'intimité et dans la confiance, nous pouvons nous dévoiler, nous dénuder, corporellement autant que spirituellement, montrer nos fragilités morales ou psychologiques, il n'en est pas de même dans l'espace public, et par rapport à n'importe quelle relation ou rencontre.

Dans notre contexte actuel, la pudibonderie a été confondue à la pudeur. Et la libération sexuelle, s'appuyant sur un idéal de « transparence » naturelle, a donné naissance, une fois que le marketing s'en est emparé, au voyeurisme généralisé dont souffrent nos sociétés occidentales. On pourrait dire que la banalisation de la sexualité a brisé le mystère primitif pourtant nécessaire à l'érotisme même. Par ailleurs, la pudeur ne concernant pas seulement la nudité physique, la sexualité, mais aussi la communication entre les êtres humains, la coutume du voilement pour les femmes n'y est pas favorable : même dans le rapport entre les femmes et les hommes, ce n'est pas un « objet », tout symbolique qu'il soit, qui protégera l'altérité dans ce rapport. Le port du voile par les femmes renvoie à une image plutôt déva-

6. HENAO, Martine, collaborateur scientifique. « *Le foulard : lieu de rencontre de la religion et de la pudeur* », Université catholique de Louvain la Neuve, [en ligne] [http://www.interstices-conseil.fr/files/TXT-Voile_et_pudeur] (Avril 2010).

lorisante des hommes, qui devraient ainsi être protégés de la force du désir sexuel ? Au contraire, des relations à visage découvert, pourrait-on dire, entre deux personnes ayant les mêmes droits, la même dignité, sont capables de montrer le respect et la réciprocité propres à l'humain. Cependant, de notre côté de femmes « libérées » occidentales, il n'est pas sûr que la complète transparence des rapports entre les hommes et les femmes ne soit, elle non plus, favorable à la rencontre de l'autre, dans son « altérité ».

« Dans un jeu très subtil, elle (la pudeur) régule le désir de fusion, de possession ou de maintien à distance et de protection. »⁷

La pudeur permet à chaque individu d'avoir son espace propre où son intériorité est reconnue et respectée. Comme le dit Monique Selz⁸, il n'y a pas de monde humain sans pudeur, seuls les mythes peuvent croire à un « originel » où tout est naturel. Dans la perspective du dialogue interculturel, comme les femmes musulmanes réfèrent au Coran, il serait bon de re-

tourner à nos sources bibliques. Cette auteure fait une relecture du récit du buisson ardent (Ex 3) où Moïse doit se déchausser et se couvrir le visage pour entrer en communication avec l'Autre. Le retrait et le voilement, selon elle, correspondent aux caractéristiques de la pudeur pour toute rencontre avec un autre : « la rencontre exige un double mouvement : la prise de distance permettant l'accueil, et la protection car cette rencontre peut être dangereuse... Le regard porté sur l'autre court toujours le risque d'être un mouvement d'appropriation... Il s'agit d'instituer une distance grâce à laquelle l'échange peut avoir lieu sans que ni l'un ni l'autre ne soit entamé dans son individualité. »⁹

Cette réflexion sur la pudeur m'apparaît très fructueuse à la fois pour les nouveaux rapports entre les femmes et les hommes, et aussi pour le dialogue interculturel.

7. HENAO, Martine. *op. cit.*, p. 5.

8. SELZ, Monique. *La pudeur, un lieu de liberté*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, 149 p. Compte-rendu en ligne : [http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=REP_682_0699]

9. idem, rapporté par M. Henao, *op. cit.*

ÉBAUCHE D'UNE RÉFLEXION SUR UNE ÉTHIQUE DU VÊTIR ET DU DÉNUDER

Marie Gratton, *L'autre Parole*

Il est des mots qui, chez nous, semblent passés de mode, si j'ose ici employer ce terme, quand il est question d'habillement ou de « déshabillage ». « Pudeur » est de ceux-là. Mais il n'est pas le seul, puisqu'on pourrait dire la même chose de « modestie » et de « décence ». Voilà trois mots auxquels on prête souvent, et à tort, la même signification, même s'il est vrai qu'ils se rapportent tous les trois au sujet sur lequel je vous invite à vous pencher avec moi.

La modestie s'applique « aux gestes du vêtir ». C'est contre l'immodestie que pestaient les curés et les prédicateurs de retraites d'autrefois. Leurs diatribes étaient toujours étroitement ciblées sur la longueur des manches et des jupes, sur la légèreté, la fluidité ou la transparence des tissus et sur l'échancrure des corsages. En terrain couvert, la modestie des femmes était préservée, et la vertu des hommes mise à moins rude épreuve qu'en zones dénudées. La pudeur s'applique aux gestes « du dénuder ». La nuance peut paraître subtile, mais elle existe. Quant à la décence, c'est « l'adaptation du propos de la pudeur à la grammaire sociale », elle dicte « les gestes acceptables en bonne compagnie ». Comme la pudeur, la décence nous invite à des pratiques humanisantes « dans le domaine autant privé que public de la nudité ». Dans

un instant vous verrez où j'ai puisé ces fines distinctions et l'essentiel de ma réflexion sur le délicat sujet auquel nous avons, dans ce numéro, choisi de nous attaquer.

Retour sur une brillante et savante étude

En 1997 est paru un ouvrage inachevé et posthume de l'éthicien André Guindon. Il se proposait de l'intituler *Pour une éthique du vêtir et du dénuder*. Le texte final établi et présenté par deux de ses collègues Rosaire Bellemare et Réjean Robidoux est plutôt paru sous le titre *L'Habillé et le Nu*, avec comme sous-titre, le titre choisi par son auteur. Nous sommes en face d'une œuvre à la fois savante et attrayante, dont j'ai eu la chance de faire la recension à l'époque. Je reprendrai ici l'essentiel du propos d'André Guindon, et les réflexions que sa recherche m'a inspi-

rées, sans pour autant suivre à la lettre le plan de ce livre d'une profonde originalité. Une bibliographie s'étalant sur plus de trente pages montre que notre auteur s'est inspiré d'ouvrages de théologie, de sociologie, de psychologie, de psychiatrie, de psychanalyse, d'histoire, d'ethnologie, d'archéologie, d'art et d'homélie. Je l'avoue, je n'attendais pas d'un clerc une connaissance aussi vaste et aussi fine de tous les tenants et aboutissants de pareil sujet. Sa recherche pourtant me semble pouvoir jeter un éclairage fort pertinent sur le travail que nous entreprenons ici.

Dans son livre, André Guindon nous entraîne dans une fascinante recherche sur ce que j'appellerai volontiers une psycho-sociologie de l'habillement et de la parure d'une part, et de la nudité et de la dénudation d'autre part. Et n'est-ce pas précisément ce qui nous intéresse aujourd'hui au Québec, en tant que citoyennes, mais aussi en tant que féministes chrétiennes ? Alors que les Québécoises, dites de souche, et certaines autres, manifestent de plus en plus de sans-gêne dans la façon de se présenter en public, des ressortissantes d'une autre tradition religieuse et culturelle se couvrent, non seulement le corps, — d'une manière stan-

dardisée, et faite pour ne pas passer inaperçue —, mais aussi la tête, et parfois le visage, allant jusqu'à réclamer le droit de le faire, en tous lieux et en toutes circonstances. Et pourquoi pas, puisque dans une « société libre », comme prétend l'être celle du Québec, refuser à une étudiante le port du niqab, dans une classe visant l'intégration par l'apprentissage du français, aurait « brisé son rêve » ? Qui dit mieux ? Un discours axé sur la seule pudeur ne fait plus le poids dans pareille conjoncture, nous le comprenons d'instinct.

S'habiller, se dénuder : deux langages culturels et sociaux

À travers des pages qui sont une étude de mœurs, André Guindon nous fait voyager à travers les âges et les cultures, car il partage avec d'autres chercheurs la conviction que « l'étude des pratiques vestimentaires est aussi essentielle à la compréhension des sociétés, de leur organisation et de leur évolution, que celle des pratiques économiques, agricoles, guerrières ou gouvernementales ». Voilà dans quel vaste cadre s'inscrit la recherche éthique de l'auteur de *L'Habillé et le Nu*.

D'entrée de jeu, André Guindon affirme que s'habiller, se parer, se maquiller c'est utiliser un *langage*. Mais

pour décoder la *langue* de ce langage, il faut le situer dans un contexte événementiel, et voir la situation particulière de l'émetteur et du récepteur. Si l'un et l'autre ne partagent pas le même lexique, tous les messages s'en trouvent faussés. Ainsi, dans certaines cultures, la façon de nouer leur fichu permet aux femmes d'indiquer aux initiés si elles sont veuves, mariées ou célibataires... et désireuses de ne pas le rester. Le retirer devant les étrangers annonce la tentative de séduction.

Le vêtir dit donc le statut sexuel, mais aussi le statut économique, social, communautaire, professionnel et culturel. De plus, il est conditionné par l'âge. Ce qui est acceptable chez un bambin quant au choix des matières et des couleurs serait jugé inconvenant, parce qu'efféminé chez un adulte. La haute hiérarchie du clergé catholique qui s'est longtemps habillée avec un faste extraordinaire, où les tissus somptueux le disputaient aux broderies et aux dentelles, en dit long sur sa compréhension sacrale de son pouvoir et de son autorité. Ceux-là mêmes qui vilipendaient hier la coquetterie des femmes s'offraient le luxe de concurrencer les plus riches d'entre elles sur ce terrain, et dans des vêtements qui évoquaient davantage des atours féminins qu'un costume masculin. Plus on

monte dans la hiérarchie, aujourd'hui encore, plus la magnificence des vêtements liturgiques persiste. Ici, ni la modestie ni la pudeur ne sont en cause, mais la décence, telle que définie plus haut, pourrait bien l'être.

Le XX^e siècle a eu beau promouvoir une certaine démocratisation de la mode, et donner de la vogue aux tenues unisexes, personne ne s'y trompe vraiment. La coupe d'un vêtement, fût-il un jeans, la façon d'en choisir les accessoires, l'allure avec laquelle on le porte disent, presque à coup sûr, le statut de celle ou de celui qu'il habille. Mais se vêtir a bien d'autres fonctions. Cela permet de se différencier des autres, de se protéger, de s'embellir, d'améliorer son confort. S'habiller ce peut être aussi se transformer. On se « costume » pour se glisser l'espace d'un bal ou d'un carnaval dans la peau de quelqu'un d'autre, pour faire un pied de nez à la banalité de son quotidien ou de sa situation. On se travestit parfois pour voir le monde et, surtout sans doute, pour être vu comme appartenant au royaume de l'autre sexe, dont on sera à jamais exclu par les hasards de la naissance. On s'habille au rebours de la mode, quitte à en créer une autre, si on est assez nombreux à s'y consacrer en même temps. Parlez-en aux survivants du *flower power*, et

pourquoi pas aux jeunes porteuses du voile islamique, alors que leurs mères se sont depuis longtemps, pour un bon nombre, montrées chevelure découverte, et peinent à comprendre le comportement de leurs filles.

S'habiller, c'est se dire, se donner à connaître. Mais la complexité de la gestuelle vestimentaire préserve malgré tout une part du mystère de l'être. Demeurer nu, c'est en quelque sorte se soustraire aux us et coutumes de la culture, de la vie en société. Couvrir son visage en public, refuser que se pose sur soi le regard de l'autre mène au même résultat, paradoxalement.

Comment définir la nudité ? Ainsi que l'observe André Guindon, et comme l'ont fait avant lui bien d'autres auteurs, les définitions fonctionnelles de la nudité demeurent toujours arbitraires. Une jeune fille, en Occident, qui se promènerait avec un cordonnet autour de la taille serait nue. Mais chez les Nubiennes du Soudan, pour ne donner qu'un seul exemple, le même cordonnet habille sa porteuse, et impose la réserve aux gens de sa tribu. D'une culture à l'autre, la notion de ce qu'il faut cacher, pour échapper à la nudité varie infiniment. Et à l'intérieur d'une même culture, la notion de demi-nudité a beaucoup fluctué.

Quand les femmes abandonnèrent le port des manches longues et des bas pour leurs bains de mer, on les jugea à demi nues. Puis vinrent les bikinis et les monokinis qui revisèrent à la baisse le calcul des proportions, et du niveau d'acceptabilité. Les manuels de théologie morale du siècle dernier avaient, pour leur part, créé leur propre échelle de tolérance face à la dénudation. Le corps se divisait en parties honnêtes : le visage et les mains ; déshonnêtes : les organes jugés sexuels, et moins honnêtes : le reste du corps. La fixation morbide sur les organes sexuels nous amène forcément à des jugements étriqués. Comme la gestuelle vestimentaire, la gestuelle de la dénudation exprime des réalités plus subtiles, et comporte des enjeux plus complexes. Tout le débat sur le port du voile, du hidjab, du niqab et de la burqa est là pour en témoigner.

S'il y a une nudité qui est un fait de nature, l'acte de se dénuder, lui, est un geste culturel. En effet, on se dénude parfois sous l'emprise de la nécessité, comme on choisit de le faire par plaisir. On se déshabille dans une recherche de bien-être et de simplicité. Longtemps, les grands de ce monde se sont déshabillés et ont accompli des fonctions intimes devant leurs serviteurs et leurs subordonnés pour bien

marquer la distance qui les séparait du peuple, et faire sentir leur supériorité. C'est une logique que nous avons aujourd'hui peine à comprendre. En effet, rien ne nous paraît maintenant plus susceptible de niveler les rapports sociaux que la pratique du nudisme. Par ailleurs, la danseuse qui se dénude sous l'œil égrillard ou blasé des clients d'un bar arrive peut-être à se convaincre de son pouvoir de séduction, et à en tirer un sentiment de force, mais elle pourrait tout aussi bien, et à plus juste titre sans doute, se percevoir comme infiniment vulnérable face aux désirs incontrôlés qu'elle a déclenchés. Ne parle-t-on pas couramment de femme-objet en pareil contexte ?

La nudité peut aussi évoquer l'innocence. L'iconographie et la statuaire chrétiennes en ont beaucoup usé dans la représentation d'Adam et d'Ève avant la chute, comme dans celle de l'Enfant Jésus. Quant aux angelots, ils virevoltent nus entre ciel et terre. Après avoir grandi et acquis la maîtrise de la harpe ou de la trompette, ils s'habillent ! Les peintres se plaisent à dénuder les humains, mais jugent plus décent de vêtir les anges...

On se dénude surtout dans l'intimité. Les nudistes voudraient nous convaincre de le faire aussi en public, et pré-

tendent pouvoir dissocier nudité et sexualité. Ils doivent néanmoins édicter des codes éthiques dans leurs colonies, et les adolescents fuient ces lieux où leur sexualité naissante leur apparaît décidément trop exposée. Se dénuder, c'est un geste de confiance. Se faire dénuder peut être ressenti comme une agression. C'est derrière un rideau qu'on se déshabille dans un cabinet médical, et cette précaution ne paraît pas inutile, même si, l'instant d'après, l'on est nu pour l'examen. Cela dénote bien la subtilité des codes qui régulent la nudité et la dénudation, et sont en quelque sorte l'expression la plus explicite de la pudeur.

Le sociologue Jean-Claude Kaufmann observe, dans un de ses ouvrages, que sur une plage où il est admis que les femmes se baignent les seins nus, on s'attend à ce que certaines ne le fassent pas à cause de leur âge ou des particularités de leur anatomie. De même, un code tacite s'applique aux hommes qui croisent ces femmes : ils peuvent les *voir*, mais non les *regarder*. La tentation m'est venue d'écrire « de les dévisager », autrement dit de les faire passer du rang de sujet à celui d'objet. « La pudeur a civilisé l'amour » disait déjà Havelock Ellis. Une éthique du dénuder tend à conclure que sont morales les conduites qui respectent l'i-

dentité des personnes en cause. Les nudités imposées aux pauvres, aux prisonniers, aux victimes d'agressions sexuelles sont immorales, comme l'est la nudité arrogante des touristes devant des gens simples et pudiques. Chaque culture possède ses propres codes, ses subtilités, son seuil de tolérance, et parfois, disons-le, ses hypocrisies.

Si la nudité d'Adam et d'Ève avant la chute a suscité de nombreux commentaires, celle de Jésus en croix a inspiré plus de discrétion. Ses vêtements ont été tirés au sort, nous dit l'*Écriture*, et nos crucifix le représentent presque nu. Dans les premiers siècles chrétiens, les catéchumènes plongeaient nus dans la piscine baptismale, symbole d'une vie renouvelée et innocente. Les femmes étaient assistées par des femmes, et les hommes par des hommes. Pourquoi ? Par souci de décence, cette « adaptation de la pudeur à la grammaire sociale », qui dit « les gestes acceptables en bonne compagnie ».

L'éducation que j'ai reçue m'a permis dès l'enfance de m'entraîner au discernement. Ma mère m'a appris la pudeur, la modestie et la décence, mais elle ignorait la pudibonderie. Cette leçon m'a accompagnée toute ma vie, et

se révèle encore aujourd'hui fort utile pour affronter les défis que provoque chez nous, comme ailleurs dans le monde, le choc des cultures quand il s'agit de se doter d'une éthique, largement recevable, du vêtir et du dénuder.

Source :

GUINDON, André. *L'Habillé et le Nu, Pour une éthique du vêtir et du dénuder*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, Les Éditions du Cerf, Collection « Religions et croyances » no 6, texte établi et présenté par Rosaire Bellemare et Réjean Robidoux, 312 p.

LA PHILOSOPHIE... LÀ OÙ ON NE L'ATTEND PAS ¹

Johanne Philipps²

Dans ce livre publié aux éditions Larousse, Rosi Braidotti, professeure au département des études féministes de l'Université d'Utrecht, nous propose un tour de jardin érudit, mais accessible, de la philosophie pour nous conduire à travers des sentiers non battus.

Elle nous fait voir les déplacements de la réflexion philosophique qui jadis prétendait fonder une pensée totalisante. Elle déplore qu'une pratique institutionnelle de la philosophie ait fait de cette dernière un exercice technique qui se résumait à interpréter et commenter les textes fondateurs en réduisant « les intellectuels au statut de gardiens des grands hommes blancs défunts de la culture occidentale » (p. 34). Pourtant, comme elle l'écrit « la philo c'est l'art de penser avec les pieds ! » (p.7) dans le concret. Ce qui se révèle être important dans une époque où le capitalisme mondialisé induit des transformations rapides de la société en produisant injustice et violence. Dans un tel contexte, pour Braidotti, la démarche philosophique doit relever le défi de penser de façon créative en prenant en compte la com-

plexité. C'est ce que font des approches théoriques critiques de la philosophie qui ne se structurent plus à partir de l'exclusion des *autres* de l'homme blanc européen. Braidotti nous fait découvrir ces théories critiques en articulant son ouvrage autour de quatre thèmes : le féminisme, l'eurocentrisme, l'anthropocentrisme et la mort. Cette organisation lui permet de dévoiler la richesse des contributions de plusieurs auteur-e-s dont elle fournit les références à la fin de chaque chapitre pour nous inviter à poursuivre l'exploration de ces sentiers hors du commun. Une incitation à s'inscrire dans un processus de *devenir-minoritaire* pour « actualiser d'autres modalités d'action dans le monde et d'autres intensités de vie » (p.47).

Son chapitre introductif nous fait voir comment la prise en considération de

1. BRAIDOTTI, Rosi. *La philosophie ... là où on ne l'attend pas*, Paris, Larousse, 2009, 288 p.

2. Johanne Philipps est étudiante au Ph. D. en sciences des religions à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal.

ce qui lui était extérieur a bouleversé l'univers de la philosophie. La philosophie s'est retrouvée « hors d'elle-même ». Elle a débordé hors des lieux académiques pour se répandre partout dans des sphères qui ne lui étaient pas de prime abord dévolues. À partir de l'activisme politique qui a marqué les années 1970 des questions inexplorées émergent qui conduisent la pensée philosophique à être située et à varier ses formes de communication. Rosi Braidotti illustre cette vitalité en partageant son propre itinéraire d'étudiante à Paris qui l'a mise en contact avec, entre autres, Gilles Deleuze et Michel Foucault. Son cheminement l'a menée à une remise en question de l'individualisme libéral et a suscité son intérêt pour les théories critiques capables de penser la complexité de la vie.

Le chapitre portant sur la philosophie féministe, « Je pense donc elle est », révèle que les philosophes féministes contemporaines « n'habite[nt] plus au cœur du labyrinthe produit par un imaginaire masculin craintif et violent » (p. 84). Dans ce chapitre, l'auteure rend compte du dynamisme de la réflexion féministe. Braidotti introduit les questionnements sur le sujet qui ont soutenu le déploiement de la philosophie féministe. Ensuite, elle nous brosse une cartographie qui s'inspire

de Sandra Harding pour présenter différentes approches classées en trois catégories qui ne sont pas mutuellement exclusives. Elle nous initie aussi aux derniers développements d'une philosophie qui se complexifie et qui se diversifie.

Dans le chapitre intitulé : « Autrement qu'autre : la philosophie après l'eurocentrisme », Braidotti écrit : « Le philosophe ne peut pas s'accorder le droit de représenter les autres ou de parler au nom de l'humanité tout entière. [...] Il faut mettre fin à l'indignité et à l'arrogance de parler pour les autres. » (p. 113) Elle aborde différents thèmes tels que l'eurocentrisme, le postcolonialisme, le racisme et le nationalisme. Gayatri Spivak, Édouard Glissant, Zygmunt Bauman, et Jacques Derrida sont quelques-unes des personnes qu'elle évoque pour penser dans un contexte marqué par l'hybridité et le métissage culturel. Contexte qui nous convie à considérer que le savoir philosophique est situé et partiel et qu'il nous faut développer un devenir-nomade.

La brebis Dolly, produite par clonage, est l'image emblématique de la complexité de nos rapports avec la nature qui s'est transformée pour être maintenant objet de consommation. Pour trai-

ter du dépassement de la pensée anthropocentrique, le chapitre « Vers une philosophie post-humaine » nous présente quelques caractéristiques de notre monde paradoxal où des Afghans en sont réduits à se contenter de manger de l'herbe, pendant qu'en Europe, les animaux d'élevage herbivores sont nourris avec de la viande aux risques de développer la maladie de la « vache folle ». Pour Braidotti, la position du sujet doit être redéfinie suite à la transformation de nos rapports avec les animaux. Elle expose diverses conceptualisations, comme celle de Donna Haraway qui en théorisant la subjectivité contemporaine à travers la figure du cyborg, tente de répondre aux défis de penser la nouvelle réalité.

Toutes ces mutations de nos relations avec le vivant impliquent une transformation de nos rapports à la mort, « l'autre de la vie-même ». Le dernier chapitre présente quelques enjeux de ces rapports, tout d'abord à partir de la notion de biopouvoir issue de Foucault. L'auteure par la suite nous propose de ne pas poser la finitude comme point de mire des débats sur la vie pour privilégier une attention à la « vie non-humaine générative » qu'elle nomme *zoé*. Elle parcourt les questions qui émergent et qui se posent au « Je », le sujet de l'individualisme libéral. À

l'aide de Deleuze et de Spinoza elle nous invite à penser une éthique du devenir, dont la démarche évite de prendre la « Vie » pour acquise et inclut un hommage à l'immanence.

Un des intérêts de cet ouvrage est qu'il nous offre la possibilité de prendre connaissance en français de cette vitalité philosophique qui est souvent plus accessible en anglais. Mais plus encore, Rosi Braidotti nous initie à la complexité d'une pensée qui est dynamique dans un temps où parfois les raisons d'espérer peuvent sembler nous manquer. Selon Rosi Braidotti, le défi de la philosophie est de mériter l'estime en relevant la tâche de penser à travers l'intrication d'une multitude de phénomènes complexes et contradictoires, tout en insufflant de l'énergie. *La philosophie ... là où on ne l'attend pas* relève ce défi avec brio.

FEMMES ET MONDIALISATION UN LIVRE DE MONIQUE DUMAIS¹

Carmina Tremblay, *Phoebé*

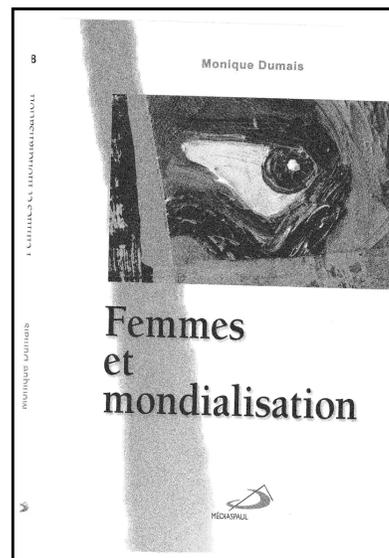
En Inde, des femmes « laissent de la nourriture pour les fourmis sur le pas de leur porte, sous la forme de splendides œuvres d'art tracées à même le sol au moyen de farine de riz...

De même, les paysannes qui tressent magnifiquement les tiges de riz pour les suspendre au dehors à la saison où les oiseaux ne trouvent plus de grains dans les champs... »²

Cette magnifique tradition de femmes indiennes, basée sur *une vision du monde fondée sur l'abondance* risque maintenant de disparaître à cause des grandes multinationales qui ont *une vision du monde fondée sur la pénurie*. Par exemple, Monsanto, après avoir volé des semences et de la nourriture en Inde, a développé une biotechnologie qui permet aux plantes de tuer leurs propres embryons créant ainsi des plantes stériles et par conséquent une pénurie de semences... à la suite de quoi elle a aussi réussi à faire adopter des lois déclarant *la sauvegarde des semences un délit*...

Le livre de Monique Dumais, nous révèle plein d'histoires de ce genre et surtout, *comment les femmes s'organisent pour résister* à ces multinationales et à tous ces bandits qui s'emparent de la terre et de tous les biens de consommation pour en faire de simples objets de profit personnel... que ce soit en Asie, en Afrique ou en Amérique.

On trouvera aussi des données qui confirment la position d'infériorité et d'oppression dans lesquelles se trouvent encore les femmes aujourd'hui et qui les obligent à continuer de se battre pour l'équité et l'égalité, n'en déplaise à ceux (et celles) qui pensent que « la cause des femmes » n'a plus sa raison d'être...



1. DUMAIS, Monique. *Femmes et mondialisation*, Montréal, Médiaspaul, Collection interpellations, 2009, 141 p.

2. SHIVA, Vandana. *Le terrorisme alimentaire. Comment les multinationales affament le Tiers-Monde*, Paris, Fayard, 2001, in Ibid. p. 35.

MANGE, PRIE, AIME¹

Christine Lemaire, *Bonne Nouv' ailes*

Je vous le dis d'emblée : j'ai adoré ce livre, ouvrage à succès des deux dernières années. Je l'ai trouvé réjouissant même si l'auteure y raconte sa souffrance, exubérant même si elle y parle d'intériorité. Avec un regard jamais exempt d'autodérision, de l'humour plein les pages, Elizabeth Gilbert nous livre un témoignage vivant et bien de notre temps. Ce livre est un véritable « remonte moral ».

L'auteure est une journaliste new-yorkaise. Elle a écrit des livres, fait paraître des articles dans *GQ* et *Spin*. On ne peut plus jet-set. Et on ne peut plus éloigné de ces mouvements de droite chrétiens américains. Elle serait plutôt d'un milieu agnostique, où l'on considère avec une certaine méfiance ses « efforts pour atteindre la sainteté » (p. 320), nous dit-elle avec une pointe d'ironie.

Après un divorce extraordinairement difficile et une relation amoureuse catastrophique, l'auteure se retrouve dans un passage à vide. Son premier réflexe : prier. « Vous savez, comme dans prier Dieu », nous confie-t-elle (p. 26). Pas pour se sortir d'elle-même, mais pour se trouver. Car une connaissance lui avait un jour avoué qu'elle adoptait à ce point la personnalité de chacun de ses amoureux que lors-

qu'elle en changeait, on ne la reconnaissait plus !

Notre héroïne décide donc de prendre une année sabbatique et de se lancer dans un périple qui l'amènera dans trois pays : l'Italie, l'Inde et l'Indonésie. Elle passera quatre mois dans chacun d'eux.

En Italie, mange

Après les années pénibles qu'elle vient de passer, Rome est la première étape de sa remise à neuf. L'auteure a une passion pour l'italien; c'est, à son oreille, la langue la plus belle et la plus sensuelle du monde. Le premier objectif de cette période de quatre mois est donc d'apprendre à le parler. Le second est de manger. Nous la suivons donc, l'eau à la bouche, dans tous les restaurants de Rome. Elle y prend du poids et de la santé; s'y fait des amis.

1. GILBERT, Elizabeth. *Mange, prie, aime*, Paris, Calmann-Lévy, traduction française 2008.

En Inde, prie

La deuxième étape de son périple est un ashram indien. L'auteure avait déjà fait la connaissance à New York, d'une gourou dont elle avait fréquenté l'ashram dans un état de l'Est américain. Elle choisit donc d'aller aux sources de cette relation spirituelle et prévoit visiter ensuite des temples et autres lieux sacrés du pays. Or, sa soif et sa démarche rigoureuse la confineront tout au long de son séjour dans le petit ashram. Pour elle : « Une introspection spirituelle sincère requiert, et ce, depuis toujours, des efforts de discipline et de méthode. La quête de la vérité n'a rien d'une discussion à bâtons rompus à propos de tout et de rien, pas même à notre époque, âge d'or de la discussion à bâtons rompus à propos de tout et de rien. » (p. 12)

L'auteure nous livre aussi sa vision de ce que d'autres nomment la « spiritualité à la carte ». Pour elle, toutes les religions peuvent offrir un soutien à notre quête spirituelle, sans que nous ayons pour autant le besoin de nous « convertir ». Les enseignements religieux nous proposent des métaphores expliquant le monde et la façon d'atteindre le divin; libre à nous de nous en inspirer. Selon elle, cette approche « interspirituelle » est la

condition pour garder les religions vivantes et les faire évoluer.

En Indonésie, aime

Voici l'auteure rendue à la dernière étape de son périple. Lors d'un voyage antérieur, elle avait rencontré un vieux sorcier balinais qui lui avait offert un dessin « magique » : un être à quatre jambes – pour être bien ancré à la terre, une plante à la place de la tête, les yeux au niveau du cœur. Elle retrouve ce vieil homme qui lui enseignera sa façon de voir le monde ainsi que d'autres techniques de méditation.

Ayant résolu de ne pas avoir d'aventure amoureuse tout au long de cette année de réhabilitation, Elizabeth résistera beaucoup à un Sud-Américain qui s'éprend d'elle. Mais ce n'est pas seulement d'amour romantique et sensuel dont il sera question dans cette partie, mais aussi d'amitié, de charité, de respect et de compassion.

Mange, prie, aime

Lors d'une chirurgie d'un jour, couchée sur un lit d'hôpital, à jeun et prise d'une migraine atroce, j'ai pu méditer sur la sagesse des conseils donnés par le titre de ce livre : *Mange, prie, aime*. Dans l'ordre ! Il m'apparaissait clairement que la prière et l'amour ne peuvent atteindre leur qualité

qu'à la condition qu'on ait d'abord pris soin de son corps... Du moins, pour des néophytes de la sainteté, dont je suis ! C'est d'ailleurs ce que tous les yogis mettent en pratique. Et c'est une motivation supplémentaire pour combattre l'injustice et la pauvreté.

En terminant, je voudrais citer cette phrase très représentative du ton de l'ouvrage. L'auteure, réagissant à l'atmosphère très sceptique de son milieu, s'écrie avec candeur : « Je suis fatiguée d'être une sceptique, je suis agacée par la prudence spirituelle et je suis lassée et desséchée par le débat empirique. Je ne veux plus l'entendre. Je ne pourrais pas me fichier davantage de l'évidence, de la preuve et des promesses. Je veux juste Dieu. Je veux Dieu à l'intérieur de moi. Je veux que Dieu joue avec mon flux sanguin comme la lumière du soleil s'amuse sur les flots. » (p. 273)

On pourrait en penser que l'auteure se lance tête baissée dans une nouvelle aventure amoureuse. Mais, à ce stade

de son récit, nous réalisons plutôt qu'avec l'intensité qui la caractérise, cette femme ose sa couleur, qu'elle assume enfin sa soif, qu'elle a trouvé le véritable objet de sa quête. Étant donné le grand succès qu'a rencontré son histoire, nous pouvons penser que son expérience rencontre un écho dans la vie de bien des lectrices.



LES ACCOUCHEUSES¹
UNE GRANDE SAGA QUÉBÉCOISE !

Léona Deschamps, *Houlda*

Née à Montréal en 1962, Anne-Marie Sicotte, après des études en histoire et quelques années de journalisme, se consacre au bonheur d'écrire. Passionnée par la découverte du passé, elle publie d'ambitieuses biographies depuis la mi-temps de la dernière décennie du XX^e siècle, telles que *Gratien Gélinas : la ferveur et le doute* (1995-1996), *Justine Lacoste-Beaubien, au secours des enfants malades* (2002) et *Marie Gérin-Lajoie, conquérante de la liberté* (2005). Sa passion est également présente dans sa trilogie romanesque *Les accoucheuses* (2006, 2007, 2008).

L'auteure développe un vigoureux tableau de la condition des femmes du Québec au milieu du XIX^e siècle dans le faubourg Sainte-Anne, au cœur de l'engagement des deux protagonistes de la fiction : une sagefemme de renom, Léonie et sa fille Flavie Montreuil.

La fierté – Tome I

Malgré les controverses religieuses et sociales de l'époque victorienne et la pratique, dans les familles bourgeoises, de se payer la présence d'un obstétricien depuis une décennie, Léonie initie fièrement sa fille à la profession de sagefemme. Un savoir acquis de sa tante Sophronie qui refusait de croire que le

péché originel avait fait fuir l'esprit de Dieu sur la terre.

De 1845 à 1849, Léonie réalise non seulement l'ouverture d'un refuge pour les femmes enceintes, mais encore une école de sagefemmes. Aidée de Flavie et des dames de la Société compatissante, elle permet aux femmes démunies du faubourg ainsi qu'aux victimes de viol ou d'inceste, d'accoucher dans le respect et de façon naturelle.

Cependant, les membres du clergé acceptent difficilement ces nouveautés et les médecins usent de leur pouvoir afin de s'approprier la clientèle des sagefemmes. Cette situation accentue le

1. SICOTTE, Anne-Marie. *Les accoucheuses*. Tome I : *La fierté*, 780 p. (2006). Tome II : *La révolte*, 756 p. (2007) et Tome III, *La déroute*, 850 p. (2008). Montréal, VLB éditeur, collection « Roman ».

rêve de Flavie d'accéder à la médecine réservée aux hommes. Un rêve qu'elle porte tout en vivant ses explorations dans l'univers de la sexualité hors les tabous du temps et connectée en toute confiance à ses émotions. Elle souhaite le réaliser en épousant le talentueux médecin Bastien Renaud.

Notons au passage que chez les Montreuil, les divers rapports patriarcaux sont ouvertement questionnés. Dans la famille de Flavie, on discute librement de religion, de politique et d'éducation. L'écrivaine emprunte ces divers domaines pour intercaler dans sa trame romanesque de passionnants dialogues, de savoureux archaïsmes et de magnifiques descriptions d'événements survenus entre 1845-1849.

La révolte – Tome II

Dans le deuxième tome de la passionnante saga historique *Les accoucheuses*, l'auteure développe la lutte accrue entre « accoucheuses et hommes de l'art, entre dames patronnesses et hommes de robes ». Il appert qu'entre 1849 et 1853, « les médecins en jupon, ce n'est pas demain le veille ».

Pour poursuivre son œuvre, Léonie doit accepter l'intrusion des médecins spécialisés en obstétrique venus de l'École de médecine et des membres du

clergé selon l'ordonnance de Monseigneur Bourget, dans le fonctionnement de son école de sagefemmes et de son refuge de la Société compatissante.

À cause de l'incendie d'une partie du faubourg, un ancien hôtel devient la maison d'accueil des accouchées. Depuis le perfectionnement en France de Marguerite sagefemme, on y offre des conférences ouvertes au public entre autres: « Sagefemmes célèbres de l'histoire » et « Le féminisme à travers les âges ». Après de sérieuses fréquentations avec un médecin, par crainte de soumission, Marguerite rejette le mariage prévu et se réfugie dans une communauté utopiste américaine. Quelle perte pour le refuge de la Société compatissante dirigée par Léonie ! Avec les nouvelles diplômées, elle considère l'urgence de créer une association afin que les accoucheuses soient publiquement reconnues comme professionnelles.

Quant à Flavie, mariée à un médecin, elle se livre avec ardeur à une quête difficile de bonheur conjugal et professionnel. Chez les Renaud, cette sagefemme accomplie venue d'un faubourg se plie difficilement aux conventions des dames de la belle société. Malgré son contrat d'association professionnelle avec Bastien, elle demeure non

reconnue pour sa compétence de sage-femme accomplie. Avec son amie Marguerite, elle avait antérieurement essuyé un refus lors d'une demande d'admission à l'École de chirurgie et de médecine. Apprenant que ce refus fut lié à la crainte de son mari d'être la risée de la Cité, elle quitte en toute hâte le foyer pour le Manoir Mansion House avec l'espoir d'accéder à la liberté rêvée.

La déroute – Tome III

Les femmes sont vraiment les victimes d'une morale religieuse contraignante qui les restreint dans leur liberté d'action et de pensée au cœur d'une société misogyne. Anne-Marie Sicotte en poursuit la démonstration dans le troisième tome de sa trilogie romanesque et historique *Les accoucheuses* qui débute en 1853.

Flavie retrouve son amie Marguerite au Manoir Mansion House où un esprit d'indépendance anime les membres de l'Association d'Oneida fondée par John Humphrey Noyes. Chaque mois, elle narre à Bastien les principaux événements de son expérience et les faits saillants de la vie en communauté. Puisque le mariage y est méprisé, les couples s'astreignent à l'étreinte réservée ce qui laisse des traces de boue dans le corps de la nouvelle

venue habituée à des ébats inédits. De plus, le Maître dégage de la Bible une spiritualité contraignante qui heurte au fil du temps Flavie en quête d'ultime autonomie. (Dieu ayant une nature masculine transmet naturellement sa bonté intrinsèque aux hommes qui la déversent chez les femmes comme dans des récipients neutres.) Au bout d'un an, lors de l'apparition de Bastien au Manoir, Flavie retrouve avec fougue l'allié de son cœur et revient au Québec.

Durant ce temps, à la Société compatissante ouverte depuis neuf ans, Léonie subit les divergences d'opinions de son équipe, l'emprise des médecins arrogants et les grossièretés des clercs : « Vous êtes une dépravée devant Dieu. » De plus, Monseigneur Bourget déclare qu'il ne peut plus tolérer la présence de l'École de sagefemmes dans son diocèse. Privée de l'écoute active de son époux décédé d'une seconde attaque de choléra malgré les bons soins de Bastien, l'héroïne désespère. Selon la conjoncture des événements et malgré le retour de Flavie, peut-elle réussir à assurer la pérennité du précieux savoir ancien, transmis d'une sagefemme à l'autre ?

Le couple Flavie et Bastien comble le vide à la maison des Montreuil en éri-

geant leurs bureaux dans l'ancienne école de Simon, le conjoint de Léonie. Flavie, ayant été initiée par son mari médecin à l'utilisation des forceps, devient officiellement, par contrat, son assistante spécialisée en obstétrique ainsi que la risée des grands de la médecine. Ces derniers veulent rédiger un code de déontologie afin de réduire le champ de manœuvre des sagefemmes. De plus, Bastien doit démentir les rumeurs de ses collègues qui laissent croire que son épouse aurait été engrossée par le fondateur de l'Association d'Oneida.

Troublante est la dernière confidence de Flavie à Bastien à la fin de la trilogie : « Je te jure, je porte malheur ». Elle éveille tout un champ de réflexions féministes. Cet élan de regret après tant de luttes pour instaurer l'égalité entre hommes et femmes démontre la difficulté de se soustraire à l'opinion publique d'une société misogyne qui maintient le « sexe faible » sous la domination du « sexe fort ».

Avec *Les accoucheuses*, Anne-Marie Sicotte offre à ses lectrices ou à ses lecteurs, 2 386 pages de lecture attrayante, enrichissante et savoureuse pour les vacances 2010. Plusieurs se laisseront prendre par ses fabuleuses descriptions qui selon les contextes de

la saga se parent de détails, de passion et de vraisemblance.

Avis à toutes les personnes qui militent encore aujourd'hui pour la reconnaissance de l'invasion féminine dans toutes les professions. Elles retrouveront dans *Les accoucheuses* les aléas des divers mouvements de leurs luttes.

Les sagefemmes d'aujourd'hui liront avec émotion les expériences des deux protagonistes de la fiction ainsi que toutes les personnes qui ont milité contre la médicalisation à outrance de l'accouchement en exigeant la légalisation de la pratique au Québec, lors des dernières décennies du XX^e siècle. Des couples, ayant bénéficié de l'art de mettre au monde un enfant avec des rapports de tendresse dans les maisons de naissance, s'intéresseront sûrement à l'œuvre d'Anne-Marie Sicotte.

Lire Anne-Marie Sicotte ! Des heures de plaisir !

DE LA MER ET DU VENT AVEC HÉLÈNE DORION

Monique Dumais, *Houlida*

Celles qui me connaissent un peu ou beaucoup ne seront pas étonnées de lire que j'aie été attirée par le titre *L'étreinte des vents*, un livre de Hélène Dorion, publié en 2010 par les Presses de l'Université de Montréal (140 p.). Cet ouvrage a reçu le Prix de la revue *Études françaises* de 2009.

Mon attrait n'a pas été déçu, tout au contraire, je suis partie dans le vent, la mer et les sables sur une île. Un voyage où l'auteure annonce dès la première ligne :

« Une île, à la fin d'une route, au bout d'un continent. Je suis venue ici pour écrire sur les liens, écrire sur les ruptures, comme si, faisant bouger les lettres, je trouvais dans l'île l'image même de ce que nous sommes des êtres de liens tantôt lieurs et tantôt liés, toujours liables. » (p. 9)

Jeu des couleurs, des mots, des pensées pour nous laisser emporter par la poésie pour réfléchir sur la vie, sur notre capacité de nouer des liens, de nous ouvrir à l'accueil, de vivre l'amour, les ruptures et les deuils. Les mots deviennent « des îlots de sens que l'on relie les uns aux autres » (p. 85).

« On invente des archipels qui portent avec eux notre histoire, qui racontent l'étreinte des vents, disent la force des rêves au milieu de l'âme, l'inépuisable solitude, notre désir de joie, notre quête d'infini. » (p. 85)

C'est donc par le choix des mots que je me sens emportée dans une douce et parfois dérangement réflexion sur le quotidien, sur l'amour de mon jardin, pour mieux saisir ce qu'un assemblage de lettres peut livrer dans ma vie de chaque jour.

« J'ai toujours tout demandé aux mots, et d'abord qu'ils ouvrent devant moi les chemins vertigineux de l'inconnu qui me révèlent à moi-même – ceux où je ne sais plus qui je suis, ni où je vais. » (p. 86)

Et pourtant, je ne me suis pas perdue, au contraire je me suis retrouvée avec bonheur dans des chemins que toute

mortelle doit traverser, particulièrement les deuils.

« Le deuil me dépouille de tout ce qui n'est pas le centre de mon être. Comme l'amour il est une expérience initiatique, un appel à devenir. Il me jette dans un dénuement total, me plonge au cœur de ce que je suis, et me force à regarder la vie par-dessus l'épaule de la mort. » (p. 112)

Et Hélène Dorion insiste du début à la fin de son œuvre sur la qualité des mots d'être « de parfaits lieux, ils appellent à eux les fragments du monde

pour créer des passerelles ». (p. 123) Elle me rejoint dans mon souci des relations. « On écrit pour lier les choses ensemble, lier les êtres, les vies. » (p. 124)

L'Étreinte des vents a tout ce qu'il faut pour nous captiver par sa grande qualité d'expression et nous donner des sources profondes de réflexion. Et pour poursuivre le ravissement, *Jours de sable* de la même auteure (Leméac, 2002).



**ÉCRITURES DE TRANSGRESSIONS :
CRISTINA PERI ROSSI ET DIAMELA ELTIT**

Élise Couture-Grondin¹

Dans le cône sud du continent américain (Argentine, Chili, Uruguay, Brésil), des dictatures militaires prennent le pouvoir par des coups d'État dans les années 1970 et 1980, ce qui commence une période trouble marquée par la lutte au communisme, qui s'étend à tous les groupes de gauche, et par la disparition et la mort de plusieurs milliers de personnes.

Le climat de peur qui s'était installé dans ces pays dissuadait tout type de manifestations politiques contre le gouvernement. Or, un des groupes les plus importants de la résistance a été initié par des femmes : des mères d'enfants disparus, victimes du système arbitraire de répression, manifestaient pour recevoir des dirigeants des explications. Le mouvement des Mères de la Place de Mai s'est organisé au début des années 1980 au fil des rencontres organisées dans le centre symbolique de Buenos Aires (Argentine) où les mères se réunissaient périodiquement pour marcher avec les photos des personnes disparues accrochées à leur cou. Ce mouvement en a inspiré plusieurs autres en Amérique latine qui ont réclamé le respect des droits humains, mais aussi le respect de leur droit en tant que femmes. Elles deman-

daient la démocratie dans leur pays respectif et à la maison. Ces années de répression, de violence et de peur se sont inscrites dans le corps de ces nations qui restent marquées encore aujourd'hui par les souvenirs de l'époque et les blessures qui peinent à se cicatriser.

Le rôle qu'ont joué les femmes dans la transition politique vers la démocratie a donc été très important, par leur participation dans des mouvements sociaux, mais aussi, dans les années qui suivirent la dictature, pour le travail continu de mémoire face aux gouvernements devenus démocratiques qui ont prôné une politique de l'oubli et du pardon. Les écrivaines ont dénoncé les horreurs du régime militaire et elles ont fait de leur écriture un lieu exutoire pour elle-même, en tant que femmes

1. L'auteure est étudiante à la maîtrise en Études hispaniques à l'Université de Montréal.

ayant vécu la dictature et sa violence, mais aussi pour toute une nation traumatisée. Le corps, le pouvoir et le langage sont au cœur des réflexions nées de ce climat trouble, mais qui demeurent actuelles, puisque la démocratie ne règle pas tous les problèmes. Par leur discours subjectif, les écrivaines viennent déstabiliser le discours hégémonique, en soustrayant un caractère universel à l'Histoire, en présentant leur propre expérience, en partant de leurs blessures et des marques tracées dans leur corps. Elles jouent avec les tabous et l'érotisme; elles présentent des corps de femmes et décrivent sans pudeur leur passion, leurs envies; elles reformulent la pensée en questionnant le langage, en changeant les structures et les normes, reformulant ainsi les exigences culturelles et sociales. Les mots sont toujours en mouvement, tout comme les identités qui, refusant toutes limites, se définissent par leurs tensions, leurs transgressions, leurs contradictions.

La littérature écrite par les femmes hispano-américaines est abondante et marquante, souvent déstabilisante et passionnante, mais leur diffusion hors du monde hispanique reste faible sauf Isabelle Allende (Chili) et Lucia Etxebarria (Espagne) dont on retrouve pra-

tiquement tous leurs textes en français. Des auteures comme Diamela Eltit, Cristina Peri Rossi, Marta Traba, Luisa Valenzuela, Nérida Piñon, qui ont pourtant publié des dizaines d'œuvres, sont très peu traduites au français et à peine plus à l'anglais. Je vous présenterai deux livres qui restent innovateurs, malgré le fait qu'ils aient été écrits il y a plus de vingt ans: *Le soir du dinosaure* (1985) de Cristina Peri Rossi compile des nouvelles de *La Tarde del dinosaurio* (1976) et de *La Rebelión de los niños* (1980), et le roman de Diamela Eltit, *Quart-Monde* (1992), paru originellement en 1988. Les deux écrivaines, respectivement Uruguayenne et Chilienne, construisent leur histoire autour des personnages d'enfants, qui ont un grand pouvoir de transgression.

La sensibilité des enfants : une autre façon de voir la vie

Les enfants ne vivent pas et ne pensent pas nécessairement comme les adultes peuvent le croire. C'est cette sensibilité perdue et cette façon de voir la vie différemment que tente d'explorer Cristina Peri Rossi dans son recueil de nouvelles *Le soir du dinosaure*. Les enfants y sont les protagonistes et peuvent défier l'autorité puisqu'ils n'ont pas intégré - ou ils n'ont pas voulu le

faire - les normes sociales et les exigences parentales. Ces enfants jouissent d'une grande liberté intérieure. Ils perçoivent les contradictions, les difficultés, les paradoxes, les jeux possibles du langage. Dans la nouvelle « Le soir du dinosaure », qui porte le titre du livre, le frère et la sœur jouent avec les mots :

« Ce matin, maman a appelé le médecin et lui a dit qu'elle nous trouvait trop préoccupés par le langage. / - Nos préoccupations la préoccupent. / - Une dissi-pation / Une consti-pation / Il a recommandé la plage ou un sirop ? / La plage / Page / Pâques / Traque / 'Non à la matraque !' / 'La dictature pourrit, la liberté nourrit' (106). »

Dans une autre nouvelle, un couple resté sur la plage jusqu'au coucher du soleil s'inquiète pour une petite fille qui est seule alors que la nuit approche. Ils l'interpellent et une discussion inattendue commence entre le couple et la fillette. Les adultes croient qu'ils doivent l'aider, mais la petite fille se débrouille très bien seule. Elle termine d'ailleurs en voulant elle-même les aider et dit : « Bon, alors d'accord, je vais rester toute la nuit avec vous. Sur la plage, il y a toujours des gens qui sont tout seuls et qui ne savent pas

quoi faire, alors ils s'embêtent » (26). La situation est renversée : ce n'est pas elle qui est seule, mais plutôt le couple adulte qui est surpris par les remarques de la jeune fille. Cette nouvelle, qui est la première du recueil, donne le ton au livre qui présente des hiérarchies inversées, des enfants qui critiquent les exigences pas toujours cohérentes des parents.

Ces enfants se distancient des parents; ils créent leur propre système de valeurs et établissent d'autres types de relations. Les allusions à des relations prohibées par le système de normes se font sans conscience coupable de l'auteur, ni sublimation (Hugo J. Verani). On rencontre un fils qui, sans en avoir conscience, aide son père à tromper sa mère; un frère amoureux de sa sœur; un garçon qui attend de grandir pour pouvoir marier sa mère; une histoire d'amour passionnelle entre une fillette et un tigre. D'ailleurs, l'écriture de Peri Rossi est composée principalement de tabous, de transgressions. Elle parle sans culpabilité de la sexualité, des relations amoureuses, de l'homosexualité. Dans *L'amour sans elle*, 1997 (*Solitario de amor*), elle démystifie l'amour par des descriptions du corps de la femme et du jeu érotique. Les amants de ce livre n'ont aucune barrières sociales, économiques ou éthi-

ques qui les empêchent de s'aimer en toute liberté.

Dans *Le soir du dinosaure*, des références au climat politique ne manquent pas. On retrouve des manifestations contre le gouvernement, l'exil d'un opposant au régime, les actions arbitraires des militaires qui entrent dans les maisons pour trouver des indices d'activités illicites. Dans « Bec blanc et ailes bleues », Pablo s'émerveille lorsqu'il aperçoit pour la première fois un oiseau dans le ciel et veut partager sa découverte avec sa mère. Ses parents ont toutefois d'autres préoccupations : les militaires peuvent venir à tout moment pour vérifier que tout est en ordre dans la maison. Il faut donc éviter de garder quoi que ce soit qui pourrait engendrer un doute. Même une peinture abstraite devient suspecte puisqu'elle peut être interprétée de plusieurs façons, ce qui dévoile le pouvoir arbitraire des militaires.

Le livre se termine par la sagesse de l'enfant qui se rend compte de la notion d'infini, alors que ses parents lisent les nouvelles politiques dans le journal. Ses parents ont une discussion sur la vie : son père dit que la vie est un carré et sa mère croit que c'est un cercle. En les écoutant, l'enfant pense

qu'il n'y a pas de forme définitive : « Mauricio, lui, trouvait que la réalité n'existait qu'à travers la perception que nous en avons et se refusait donc de lui accorder une forme définitive » (178). Julio Cortazar, grand auteur argentin, écrit dans la préface du livre : « les enfants vont mettre à nu le monde de ceux qui prétendent les gouverner et les réduire à la dérision de la vérité » (8). En plus de cette lucidité face à un monde limité, les enfants que nous présente Peri Rossi amènent par leur sensibilité une vision autre de la réalité.

Les jumeaux contre « la nation la plus puissante du monde »

Diamela Eltit est reconnue pour un style littéraire difficile d'accès et trop intellectuel. *Quart-monde* n'échappe pas à cette catégorisation. Toutefois, l'écrivaine se défend en disant que son processus d'écriture est une expérimentation, un travail artisanal et que quiconque peut comprendre. Elle explore des zones du langage encore fragiles ou taboues. Elle déstabilise la lectrice avec une écriture réfractaire à la commodité et aux signes confortables. Elle affirme que le côté marginal de ses œuvres se trouve principalement dans la structure qui se forme par des jeux, des torsions, des manipulations du langage (Lértora 1993 : 20).

Pour Nelly Richard, l'écriture d'Eltit vient de ces voix discordantes que brise l'unité des points de vue. Elle permet ainsi la discontinuité sociale et historique des signes et des imaginaires culturels (Lértora 1993 : 39).

Quart-Monde est composé de deux discours narrés respectivement par un garçon et par une fillette qui sont jumeaux. « La défaite sera irrévocable » est narré par le garçon qui raconte ses impressions depuis le ventre de sa mère : le viol de sa mère par son père qui mènera à leur naissance; les rêves de sa mère qui ne fait aucune distinction de sexe entre lui et sa sœur; l'arrivée de sa sœur jumelle à côté de lui dans l'espace clos du ventre de la mère, leur répulsion première, puis leur attirance. Après leur naissance, les jumeaux seront inséparables, toujours à la recherche de leur moitié manquante comme s'il ne faisait réellement qu'un - ou plutôt, *qu'une*. En effet, la mère donne le nom de son père au garçon, mais le nomme María Chipia lui disant qu'il est comme elle (*elle* est son père ?). Et le garçon se déguisera en la vierge pour annoncer à sa sœur la venue d'un enfant. La rébellion des enfants contre l'ordre commence déjà depuis le fœtus de la mère :

« Nous réussîmes à inverser le mouvement dès lors que nous pûmes engendrer des rêves en elle. [...] Nos rêves étaient hybrides, farfelus, abstraits, semblables à un grave dérèglement neurologique (17). »

La naissance d'une autre petite sœur, Maria de Alava, viendra perturber davantage la vie familiale dans laquelle les relations sont déjà très problématiques. Cette partie se termine par l'adultère de la mère et par l'enfermement de la famille sur elle-même.

« D'une main affreusement engourdie » est raconté par la sœur jumelle. Les enfants ont alors environ 12 ans. Contrairement à la première partie, qui se présente comme un monologue intérieur, la deuxième partie contient des dialogues et la voix des parents. Les jumeaux consomment leur désir l'un pour l'autre sous le regard consterné de leurs parents et le sourire cynique de leur sœur cadette. La jeune femme racontera alors sa propre grossesse en même temps que la décadence de la famille.

Selon plusieurs critiques, cette famille est une allégorie de la nation. En effet, le père représenterait le pouvoir patriarcal soutenu par le discours hégémonique qui est présent dans le lan-

gage du garçon au départ et de Maria de Alava, la sœur cadette. La mère, elle, pourrait être comparée à la nation qui trahit sa famille et abandonne ses enfants. En effet, les années de dictature militaire initient les mesures néolibérales qui ouvrent les pays du cône sud à l'économie de marché. Les citoyens se sont sentis abandonnés par l'État qui, au lieu de tenter d'améliorer la qualité de vie par de meilleures structures sociales, vendait littéralement le pays (du moins des parties des villes ou du pays) aux investisseurs étrangers.

« La ville est désormais une fiction. Seule demeure son nom, car tout le reste a été vendu au grand marché. On liquide les derniers biens à la criée et dans l'anarchie, on annonce la vente du vide. » (135)

L'espace de la ville dans le roman est un espace de mort. Diamela Eltit utilise le mot *Sudaca* pour désigner les gens de l'extérieur de la maison. Dans la première partie du livre, le garçon ne comprend pas leur langage, mais par la suite on apprend que les jumeaux sont eux aussi *sudacas*, ce qui nous montre le manque de communication et de solidarité au sein de la population. Cependant, la sœur jumelle avoue qu'elle les comprend, qu'ils lui

ont parlé de fraternité. La fraternité pourrait les réunir face à cet État absent et irresponsable. « Elle soutenait que seule la fraternité pouvait mettre cette nation en déroute. [...] Il nous fallait répliquer à la nation la plus puissante du monde » (106).

Dans cette nation-famille contraignante, les jumeaux, qui sont abandonnés à eux-mêmes, cherchent à unir leur corps pour se protéger de la peur.

« Dès l'instant où je perçus que le monde avait été décapité, privée d'institutions et de normes, j'atteignis le moment le plus obscur et le plus critique de ma vie. Ce n'était pas ma mère qui aurait pu m'aider à refaire surface. Elle était elle-même trop morcelée et n'avait fait jusque-là que m'écraser de tout son poids contre ses fissures. Dans un monde partagé en deux, mon unique planche de salut était ma sœur jumelle. » (39)

La recherche de cette union mène naturellement à l'inceste (Lüttercke). L'inceste présent dans le livre et dans d'autres histoires de l'auteure doit être interprété au niveau symbolique. D'une part, l'inceste reste l'un des quelques tabous présent dans la société, avec lequel Diamela Eltit joue pour déstabiliser. D'autre part, l'inceste

peut ici être interprété comme une union symbolique de l'union des genres et de la transgression des limites qu'imposent les codes sociaux. Le garçon et la fille ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Cette union relève davantage d'un désir androgyne, plutôt que de l'inceste comme tel (Lüttecke). Les genres dans le roman d'Eltit sont abordés de façon ambiguë et les identités ne sont jamais fixes.

Le recours au tabou ou à une structure non conforme est un moyen pour l'écrivaine de déstabiliser. De cette façon, l'écrivaine chilienne peut reconfigurer le langage avec plus de liberté et laisser place à l'interprétation de la lectrice qui ne peut pas rester passive dans son acte de lecture. Malgré les difficultés d'une écriture dite opaque et trop intellectuelle, la lecture de ce livre ne peut laisser indifférent aucun lecteur ou aucune lectrice qui passera par une gamme complète de sentiments, de la surprise au dégoût, du sourire à l'épuisement et qui certainement terminera la lecture avec plusieurs questions restées sans réponses.

Bibliographie

ELTIT, Diamela. *Quart-monde*, Christian Bourgois, 1992.

PERI ROSSI, Cristina. *Le soir du dinosaure*. Actes Sud, 1985.

PERI ROSSI, Cristina. « L'amour sans elle », *Phebus*, 1997.

LÉRTORA, Juan Carlos. « Una poética de literatura menor : la narrativa de Diamela Eltit », *Santiago : Cuarto Propio*, 1993.

LÜTTECKE, Janet A. « El cuarto mundo de Diamela Eltit », *Revista Iberoamericana*, 60 (168-169), p. 1081-1088.

VERANI, Hugo J. « La rebelión del cuerpo y el lenguaje (A propósito de Cristina Peri Rossi) », *Cristina Peri Rossi, papeles críticos*, 1995, pp. 9-21.

LES ENQUÊTES DE THOMAS ET CHARLOTTE PITT

Monique Hamelin, *Vasthi*

Pour la période estivale, que ce soit sous la pluie ou sous le soleil, au bord du lac ou à Balconville, il n'y a rien de mieux qu'un bon vieux polar avec des personnages que l'on a envie de retrouver au fil du temps. À cet égard, la série d'enquêtes de Thomas et Charlotte Pitt pourrait vous combler.

Quelque 25 titres vous attendent ! L'action se déroule dans les années 1880 et 1890. Si certains sont plus intéressants que d'autres, ceux que j'ai lus ont tous un petit goût de « Revenez-y ! » Anarchistes, républicains, royalistes, antisémites, homosexuels, gens de pouvoir, gens du peuple, les destins des uns et des autres s'y croisent selon les enquêtes.

Née à Londres en 1938, Anne Perry vit aujourd'hui en Écosse. Sa vie est un roman en soi. Son enfance tumultueuse lui valut une condamnation pour le meurtre de la mère de sa grande amie de l'époque ! Un film a été tiré de cette histoire : *Heavenly Creatures* (*Créatures célestes* en version française) de Peter Jackson. Kate Winslet s'y fit connaître, c'était en 1994. Le film vaut le détour.

Perry aurait commencé à écrire vers la fin des années cinquante. Par ailleurs, ce n'est qu'à l'aube de la quarantaine – en

1979 – qu'elle est publiée pour la première fois et depuis, les titres s'accumulent tant dans la série des Thomas et Charlotte Pitt que dans les écrits sur William Monk ou sur Joseph et Matthew Reavley que je ne connais pas



encore. La grande caractéristique de madame Perry, le roman historique qui fourmille de détails justes et qui nous fait découvrir les us et coutumes d'une autre époque.

Les Pitt sont mari et femme et ils ont deux enfants de moins de dix ans. Si Charlotte a épousé quelqu'un d'une classe inférieure, son Thomas est cependant un être hors de l'ordinaire, un mari sans doute exemplaire pour l'époque, un enquêteur non conformiste, qui se spécialise dans les crimes des gens des classes supérieures. Cette situation permet des sauts dans l'aristocratie et dans les classes subalternes de la société britannique.

*La conspiration de Whitechapel*¹, nous présente un Thomas Pitt confronté à des dilemmes moraux. La fin justifie-t-elle tous les moyens ? Royalistes, républicains, défenseurs de la veuve et de l'orphelin, tous doivent y faire face. Le héros subira des revers de fortune et sa Charlotte est toujours prête à prendre la relève pour soutenir son homme. Et c'est sans parler de la bonne, Gracie et de l'adjoint de Thomas, Tellman, qui se prend d'affection et d'amour pour cette jeune femme de quatorze ans sa cadette.

1. PERRY, Anne. *La conspiration de Whitechapel*, France, Éditions 10/18, traduction française 2007, 395 p.

Perry réussit à glisser des références sur le Canada, le soulèvement de Riel au Manitoba en 1869-1870, sans jamais nous faire sentir la leçon d'histoire. Les petits détails sur le quotidien des enquêteurs et de la vie des femmes captivent son lectorat. Son Thomas Pitt réfléchit sur les disparités sociales, la peine de mort, la difficulté de faire confiance aux pouvoirs judiciaire et policier pour les déçus de ce monde, les femmes qui n'ont d'autres choix que de se prostituer, la vie à deux, la solitude... Charlotte, tout comme un autre personnage important de ce roman, Juno Fetters, s'interrogent sur la place des femmes dans la société, les conventions qui régissent leur société et qui ne sont peut-être pas la meilleure réponse pour soutenir les femmes dans les joies et les drames de la vie.

La fin n'est pas à l'eau de rose, mais souvent comme la vie, un mélange de compromis. Bonne lecture !

À PROPOS DE DEUX EXPOSITIONS...

Monique Hamelin, *Vasthi*

Le Verre selon Tiffany

Au moment où j'écris ces lignes, fin avril 2010, il ne reste que deux jours pour voir l'exposition Tiffany. Par ailleurs, si vous avez manqué ces chefs-d'œuvre, tout n'est pas perdu ! Vous pourrez admirer les 18 vitraux Tiffany de l'ancienne église Erskine et American lorsqu'ils seront réinstallés dans ce qui deviendra le nouveau pavillon d'art canadien du Musée des Beaux-Arts de Montréal et dont l'ouverture est prévue pour 2011.¹ Mais l'objet de mon propos est d'attirer votre attention sur le fait que ces ouvrages magnifiques qui sortaient des ateliers Tiffany étaient souvent le travail de femmes et non de Tiffany. Agnes Northrop (1857-1953) et Clara Driscoll (1861-1944) étaient de grandes artisanes du verre. Driscoll dirigeait la section de la nature et des fleurs. Toute une équipe de femmes œuvrait sous sa gouverne. Au Musée, parmi les créations de Dris-

coll, vous pouviez admirer une lampe *wisteria* (les glycines) et le « tableau » intitulé : *La liseuse*. Mais les femmes mariées ne pouvaient travailler dans les ateliers ! Clara Driscoll a travaillé lorsqu'elle est devenue veuve, et au moment de son remariage, elle a dû quitter son emploi ! La section aurait rapidement périclité. Northrop, elle, a connu la fermeture des ateliers.

Wathahine – Photographie de femmes autochtones

Nance Ackerman expose au Musée McCord³ jusqu'au 15 mai 2011. C'est une petite exposition, une vingtaine de photos, des photos en noir et blanc, d'une grande sobriété et d'une grande force. Des images qu'on n'oublie pas. Cette série résulte d'une longue quête identitaire. Nance Ackerman a traversé le Canada du Labrador à Vancouver et de l'Arctique à Oka. Elle a rencontré des enseignantes, des militantes, des

Suite à la page 39

1. Voir www.mbam.qc.ca pour plus de détails sur les vitraux Tiffany de ce nouveau pavillon.
2. Par une recherche sur Internet en utilisant les noms de Clara Driscoll ou Agnes Northrop, vous pourrez en apprendre plus sur les femmes et l'art du verre.
3. Musée McCord d'histoire canadienne, 690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal.

**HOMMAGE À UNE GRANDE PIONNIÈRE :
MARY DALY (1928 - 2010)**

Louise Melançon, *L'autre Parole*

C'est en naviguant sur Internet que j'ai appris la nouvelle du décès de Mary Daly, le 3 janvier 2010. À la fin des années 1970, cette femme m'a ouverte à la théologie féministe. Je l'ai d'abord découverte avec son livre *Beyond God the Father*.¹

Elle était alors influencée par ses études théologiques et philosophiques, à Fribourg, au cours des années 1960 : je me sentais proche d'elle. Elle critiquait l'image masculine de Dieu, et d'autres représentations de notre tradition chrétienne, mais elle indiquait des pistes de reconstruction à partir de concepts connus, comme ceux du théologien américain Tillich : je pense, en particulier, à la conception dynamique du *Be-ing*, au Christ comme l'Être nouveau...

Dans son livre suivant *Gynecology*², elle s'engage dans une voie plus radicale, dans un Voyage, où les femmes

peuvent « devenir » elles-mêmes, en sortant du monde patriarcal. Elle commence à confronter le langage théologique ou philosophique, en utilisant la métaphore et les symboles pour développer ce qu'elle nommera « une ontologie du féminisme radical »³ : « La métaphore est un langage approprié à l'ontologie du féminisme radical dans la mesure où celui-ci est une philosophie de transformation, de mouvement en direction de l'intégrité originelle. » (p.15) La recherche de cette « intégrité originelle » la conduira dans la voie du « lesbianisme féministe radical ». Même si je ne la suivais pas dans cette voie, je considérais

1. DALY, Mary. *Beyond God the Father. Toward a Philosophy of Women's Liberation*, Boston, Beacon Press, 1973. J'ai lu, par la suite, son premier livre : *The Church and the Second Sex*, Harper & Row, 1968.

2. *Gynecology. The Metaethics of Radical Feminism*, Boston, Beacon Press, 1978.

3. *Notes pour une ontologie du féminisme radical*, (traduit par Michèle Causse), Montréal, Éditrice l'Intégrale, 1982.

tout de même que son travail était indispensable. En renversant de bout en bout le langage patriarcal, en inventant des mots pour dire la réalité des femmes engagées dans leur devenir, elle créait un nouvel espace, un nouveau temps, un à-venir nouveau. Ses ouvrages suivants⁴ témoignent de la poursuite de ce travail fait avec intelligence, rigueur et courage. Elle a été une des plus grandes penseuses féministes, par son analyse du patriarcat, sa déconstruction de la symbolique masculine, et son invention d'un nouveau langage à partir de la réalité des femmes engagées dans la lutte féministe.

Ce qui est aussi remarquable, c'est que

Mary Daly a enseigné pendant trente ans au Boston College, institution appartenant aux Jésuites; même si elle a dû mener des batailles pour faire respecter ses droits, ou ses exigences (comme de n'accepter que des filles à ses cours), c'est honorable pour une institution catholique. Puisse le rayonnement de son œuvre contribuer à l'avancement des femmes pour les générations à venir !

4. *Pure Lust : Elemental Feminist Philosophy*, Boston, Beacon Press, 1984; *Websters' First New Intergalactic Wickedary of the English Language*, Beacon Press, 1987; *Outercourse*, San Francisco, Harper, 1992; *Quintessence*, Beacon Press, 1998; *Amazon Grace*, Palgrave, Macmillan, 2006.

Suite de la page 37:

activistes, des chasseuses. Des femmes fortes qui luttent et luttent encore pour la défense des droits des femmes, pour la paix, contre la violence, pour la préservation de la nature et des traditions ancestrales.

Parmi ces images, je retiens celle de Rose Okkumaluk. Voilà une aînée, chasseuse inuite, qui a tué sept ours polaires ! Avant de lire cette anecdote, j'avais été fascinée par la force et la sérénité qui se dégageait de cette femme.

HOMMAGE À GUY PAIEMENT

Yveline Ghariani, *Phoebé*

Le Jour de Pâques 2010, plusieurs femmes de L'autre Parole (dont la plupart faisaient partie de la communauté de base des Chemins) ont perdu un ami très cher en la personne de Guy Paiement.

Théologien, écrivain, éveilleur de conscience, grand penseur, pédagogue, il était un homme de vision et aussi un homme d'action engagé et épris de justice sociale.

Animateur, formateur, leader, il voulait développer de nouvelles solidarités toujours plus larges.

C'était un rassembleur. Il a changé des visages de la vie chrétienne en privilégiant les groupes chrétiens à taille humaine (ex. : les communautés de base). On relisait avec lui l'évangile avec un regard neuf. Il avait un souci constant des exclus, de ceux à qui l'on ne laisse pas de place.

Pendant trois ans, 12 personnes de la communauté de base des Chemins ont fait avec Guy une démarche sur la place des femmes dans la société et dans l'Église. À la fin de la démarche (en 1987), une vidéo a été réalisée (« On frappe à la Porte... »). Elle s'a-

dressait à un public très large de jeunes et d'adultes.

Guy était un homme libre. Ce qui était important pour lui, c'était les personnes, c'était la Vie qui doit circuler le plus abondamment possible ! Ce qu'il avait, ce qu'il savait : il le partageait.

Il s'est tenu debout et nous a quittés le jour de la Résurrection !

Vivons nous aussi comme des Ressuscités !

Merci Guy !

Quelle chance on a eue de marcher sur ta route !

Billet... « Qui sème le vent récolte la tempête »

de Marie Gratton

Les auteurs des Évangiles placent dans la bouche de Jésus un certain nombre de dénonciations sévères, contre les pharisiens par exemple, mais les condamnations sans appel sont rarissimes. Il en est une qui m'a longtemps laissée perplexe. Elle apparaît dans les synoptiques. « Si quelqu'un scandalise l'un de ces petits qui croient en moi, il serait préférable pour lui de se voir suspendre autour du cou une de ces meules que tournent les ânes, et d'être englouti en pleine mer. » (Mt 18,6) De quel scandale pouvait-il bien s'agir dans l'esprit du Nazaréen pour qu'il songe à une sentence aussi terrible ? Il ne pouvait vraisemblablement pas être question du mauvais exemple d'un vol de fruits sur un figuier, ni même d'une rixe survenue sous les yeux d'un enfant. Si Jésus s'est laissé aller à une telle violence verbale à l'égard d'un éventuel coupable, à quel crime pensait-il ? J'en suis venue à n'en pouvoir imaginer qu'un seul : la pédophilie.

La recherche historique nous a appris que la pédophilie a existé depuis toujours, et dans un grand nombre de civilisations. Certaines l'ont combattue, d'autres ont traité le phénomène avec complaisance. La société juive, avec ses codes moraux sévères ne pouvait que la condamner. Les moeurs de l'Empire étaient plus libres, et Jésus semble avoir craint leur dangereuse influence.

L'Église, dans toutes ses interventions en matière de sexualité, se plaît toujours à fonder ses opinions et ses condamnations sur l'enseignement du Maître, quand ce n'est pas sur l'autorité même de Dieu. Les plus controversées, celles où il est impossible de trouver un fondement biblique, pour la bonne raison que ces questions ne se posaient pas à l'époque de

la rédaction des Écritures, sont quand même présumées incompatibles avec la morale chrétienne. Comment ne pas penser ici à la fécondation in vitro et à la contraception par des moyens dits artificiels ? Jésus n'a jamais par ailleurs condamné l'avortement. Ce qui ne veut pas dire qu'il l'approuvait, pas plus qu'il ne trouvait sans gravité l'adultère ou la prostitution. Mais l'Évangile nous apprend qu'il était sensible à la détresse des femmes, et savait dénoncer sans ménagement la dureté de cœur de certains hommes, comme la rampante hypocrisie de certains autres.

Sans répit, les médias nous révèlent que la hiérarchie catholique, dans l'accablant dossier du scandale de la pédophilie, semble avoir totalement oublié la terrible condamnation de Jésus. Après avoir longtemps tergiversé, et refusé même de reconnaître les faits, elle a admis des fautes et fait connaître les mesures mises en œuvre pour contrer le fléau. Trop souvent cependant, malgré ses propres règles, elle a soustrait des coupables à la justice civile. Or, il s'agit d'un crime, et non d'un malheureux accroc aux exigences du célibat sacerdotal. On a réduit certains des coupables à l'état laïc ! L'ultime châtiment. Rassurez-vous, je ne suggère pas la meule au cou. Je me contente de laisser la justice suivre son cours.

Les médias se délectent de la révélation de crimes sexuels ; ils font vendre de la copie. Mais aux personnes qui les accusent de « complot » à l'égard de l'Église, il faut rappeler que « Qui sème le vent récolte la tempête ».

Par respect pour les victimes, et pour l'honneur de Dieu, il faut espérer que la barque de Pierre cesse enfin de louvoyer, et mette le cap sur la vérité et la justice.

SAVIEZ-VOUS QUE...

... Elle va au travail avec une oreillette Bluetooth à l'oreille et un portable à la main. Savez-vous qui elle est et quel est son métier ? Il s'agit de la poupée Barbie, édition 2010. Cette année, elle est ingénieure en informatique. C'est le 126e métier qu'elle exerce en un peu plus de cinquante ans. Elle a déjà été dentiste, astronaute et caissière chez Mc Donald's. Source: *La Presse*, Montréal, 19 février 2010.

... En 2010, le Secrétaire américain à la Défense, Robert Gates, a avisé le Congrès de son intention de permettre aux femmes de servir à bord des sous-marins de la marine américaine. Depuis 1993, les femmes servent à bord des navires de surface aux États-Unis. Aujourd'hui, elles forment 15 % de l'équipage. En 2001, le Canada a ouvert l'accès de cette discipline militaire aux femmes. Actuellement, l'armée canadienne compte à son bord une soumarinière en formation et six diplômées. Source: *La Presse*, Montréal, 27 février 2010.

... Les résultats du sondage CROP, commandité par le Centre culturel

chrétien de Montréal, *Présence Magazine* et le diocèse de Montréal, révèlent que 33 % des catholiques et 70 % des répondants des autres confessions sont pratiquants. Réalisé du 14 au 24 janvier 2010 auprès de 950 répondants, le sondage met en relief qu'au Québec, Jésus est d'abord et avant tout : le fils de Dieu, pour 29 % des 18 à 34 ans et 41 % des plus de 55 ans; un modèle de vie pour 22 % des athés et des agnostiques et 31 % des catholiques pratiquants; un personnage inventé pour 23 % des athés et des agnostiques et 2 % des catholiques pratiquants. Source: *La Presse*, Montréal, 3 avril 2010.

... L'Église catholique vit actuellement « une crise morale et masculine » qui affecte l'institution et les hommes qui la dirigent. Toutefois, selon Lucia Ferretti, spécialiste de l'histoire du catholicisme au Québec, la véritable crise qui touche l'Église catholique aujourd'hui subsiste dans le fait que les femmes résistent à s'engager spirituellement et socialement pour « donner ce qu'elles ont de meilleur à une institution dans laquelle elle ne se reconnaissent pas. » Historiquement,

lorsque l'Église a traversé des crises comme les invasions barbares, le grand schisme d'Orient, la Réforme ou la révolution industrielle, l'engagement des femmes a toujours permis d'assurer la pertinence et la crédibilité de l'Église. Aujourd'hui, donner des mains à l'Évangile est compris comme un héritage spirituel qui alimente l'action pratiquée dans une version plus sécularisée. Est-ce que l'Église catholique disparaîtra au Québec ? Mme Ferretti répond que « le message chrétien est porteur d'une espérance si radicale qu'on peut penser qu'il survivra encore une fois ». À la limite, oui, dit-elle, les religions passent, mais le spirituel reste. Source: *Le Devoir*, samedi 3 et dimanche 4 avril 2010.

... La huitième édition de l'Université féministe d'été s'est tenue à Québec, du 30 mai au 5 juin 2010 sur le thème: Féminisme et "développement durable": une alliance possible ? Ce collo-

que interdisciplinaire est organisé dans le cadre du DESS en études féministes de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, en collaboration avec la Direction générale de la formation continue. Pour plus d'informations: <http://www.fss.ulaval.ca/universitefeministedete>

Marie-Josée Riendeau

Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

*Comité de rédaction: Denise Couture, Monique Hamelin, Louise Melançon
Travail d'édition: Christine Lemaire*

*Impression: Centre de copie BP Papillon
Abonnements: Marie-France Dozois
Envoi postal: L'équipe de Phoebé*

*Abonnement régulier: 1 an (4 nos) 14,00\$
de soutien 25,00\$
à l'unité 4,00\$*

L'autre Parole est en vente à La Librairie des Éditions Paulines, à Montréal.

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

*Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
Téléphone: (514) 522-2059
Courriel: dozoismf@yahoo.ca*

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

*Pour nous joindre:
Nom: Carmina Tremblay
Téléphone: (514) 598-1833
Courriel: carmina@cooptel.qc.ca
Site internet: <http://www.lautreparole.org>*

Poste-publications Convention No. 40050266
Enregistrement No. 9307

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada,
par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP),
pour nos dépenses d'envoi postal.

The logo for the Government of Canada, featuring the word "Canada" in a stylized font with a small crown above the letter 'a'.